

# LA TELE EST-ELLE UNE ECOLE POUR L'ECOLE ?

De l'image non pensée à la pensée de l'image

Jacques LEVINE

Pendant de longues années, mon rapport à la télé, surtout en observant les réactions des enfants, a été prioritairement critique. Mon dialogue avec elle était beaucoup plus truffé d'injures et de zapping brutal que d'apologie courtoise. J'étais parfaitement convaincu du rôle irremplaçable d'ouverture sur l'extérieur que représente la télé, j'ai toujours adoré les émissions sportives et éprouvé beaucoup de gratitude pour celles qui "donnent à penser", qu'elles portent sur la vie secrète des baleines ou sur les grands problèmes de la condition humaine. Pourtant, tout ce versant positif ne contrebalançait pas ma colère. Je trouvais, et continue de trouver, scandaleux qu'elle donne tant d'importance au monde des voyous, de l'assassinat, du terrorisme, du coït, du cauchemar et de l'excrémentiel social. En réalité, le mot "importance" ne convient pas - car je suis d'accord qu'il faut montrer le monde tel qu'il est. Le terme plus approprié est celui d'hypertrophie, d'outrance, d'excès de l'étalement du sordide et de la déviance. Il y a quelque chose de l'ordre du harcèlement sexuel dans l'obstination à laisser penser qu'il n'y a pas plus grande jouissance pour le genre humain que de dégainer, terroriser, sadiser, tuer, exhiber ses attributs sexuels, violer, voler... Bref, que le monde appartient à des mégalomanes pervers qui se croient tout permis, à qui la prison et la mort ont cessé de faire peur...

Puis je me suis raisonné et ravisé. Je me suis dit qu'après tout cette culture démagogique de l'analité était le prix à payer pour accrocher les spectateurs, gonfler l'audimat et, du même coup, les rentrées publicitaires. J'ai même poussé mon nouvel élan d'indulgence et de sympathie jusqu'à envisager que la place obèse donnée aux héros négatifs était peut-être une nécessité pédagogique spécifique de notre temps... Une façon pour la génération en place de préparer les enfants de la génération montante à ce qui les attend. Peut-être effectivement est-il opportun, pour qu'ils ne soient pas trop désarmés face à la barbarie, de la leur faire découvrir pendant que subsistent encore quelques valeurs de civilisation. **La télé fonctionnerait comme un instrument biologique d'anticipation, sur le mode des espèces animales en mutation qui modifient préventivement leur corps en fonction des nouvelles conditions qu'elles vont avoir à affronter.**

Dans la foulée, je me suis senti tenu de rendre justice à de nombreuses utilisations positives de la télé : les télévisions d'établissements scolaires ou de quartier, la télé interactive telle qu'elle est pratiquée par exemple dans certains hôpitaux d'enfants... J'ai été enthousiasmé par ce que la télé rend possible : je pense à certains CD ROM - certains seulement - où un personnage-guide, un savant, entraîne les enfants dans une quête solidaire de savoir. On passe ainsi du versant pédagogique rigide à un savoir acquis ludiquement mais dans toute sa rigueur...

Tout en continuant à pester contre ce que j'ai dénoncé, j'ai commencé à m'interroger, moins paresseusement qu'auparavant, sur la nature des ingrédients utilisés par la télé pour captiver et faire entrer subtilement les gens dans sa sphère d'appartenance, bref sur le pouvoir de fascination de l'image/son. Dans les deux sens d'ailleurs : sur sa capacité à rendre

plus totalement passifs les enfants déjà enclins à la passivité et sur ce qu'elle apporte de positif à ceux qui l'investissent intelligemment. Je me suis interrogé sur les raisons qui font qu'elle s'instaure "plus" famille et "plus" école que la famille et l'école.

Autrement dit, que se passerait-il si l'école, au lieu de vivre la télé comme une ennemie ou comme l'étranger dangereux qu'on exclut de son horizon, démontait les mécanismes de son succès et en tirait les leçons ? Il ne s'agit surtout pas de la plagier sottement ou d'effectuer de nouvelles tentatives infructueuses pour l'introduire dans les classes mais, pour l'instant, de réfléchir sur trois points.

- D'où vient à la télé un pouvoir de fascination que l'école a largement perdu ?
- Qui sont les enfants les plus victimes de cette fascination et qui sont les enfants qui en sont, au contraire, bénéficiaires ?
- Et à la suite d'une telle confrontation télé-école, qu'est-ce que l'école peut attendre de la télé ?

### **I - A propos du pouvoir de fascination de la télé.**

Le mieux me semble d'énoncer tout de suite mon hypothèse de travail. Je pars de l'idée que la télé est bien autre chose qu'un instrument de distraction qui serait parsemé, de ci, de là, de quelques pincées de réflexions instructives sur les grands problèmes de notre époque. Il ne suffit pas de dire que la télé correspond au règne de l'image, du "donner à voir" alors que l'école serait le lieu du "donner à savoir et penser" dans la prédominance du langage écrit abstrait. Son point d'impact est ailleurs et d'une bien autre importance.

Par des voies subtiles -qui tiennent au type de "sphère d'appartenance" que, telle une toile d'araignée elle tisse- elle distille en effet un nouveau rapport au savoir, à la loi, aux valeurs. Elle nous propose, sans le dire, de nous faire faire connaissance "autrement" avec la vie, de nous la révéler sous des aspects qui ne sont ceux, ni de la culture classique, ni de la conversation courante. Personne ne sait pourquoi exactement, mais nous sommes incités, par le défilé incessant de films, de dessins animés, de documentaires, d'informations et de publicités, à donner un autre sens, ou du non-sens, à notre passage dans la vie. Si bien qu'anthropologiquement parlant, on peut considérer la télé comme l'un des "miroirs" les plus exacts de la façon dont, actuellement, dans les pays occidentaux, nous vivons notre situation de fils de la horde face à la mort annoncée du père, dont nous intégrons les déstabilisations en chaîne qui accompagnent cette fin de règne de l'instance paternelle, et dont nous nous préparons à de nouvelles façons de conduire nos destins personnels et collectifs.

On ne peut donc aborder valablement la problématique de la télévision sans s'interroger sur cette autre façon de circuler dans la vie qu'elle nous propose.

Pour la caractériser, j'utiliserai une comparaison avec l'école, et j'énoncerai, de façon lapidaire, ce qui me paraît être la différence fondamentale :

- **la télé est pluri-nutritionnelle et pluri-éthique.**
- **L'école est mono-nutritionnelle et mono-éthique.**

Je m'explique sur le choix de ces termes.

### La notion de télé pluri-nutritionnelle

Pour faire un premier inventaire des langages et des projets de vie que la télé valorise, je reprends une métaphore dont je me suis souvent servi dans d'autres textes : le "**Moi-Maison**". L'idée est simple : en effet, n'importe lequel d'entre nous est bâti comme une maison qui aurait quatre étages.

- la cave correspond au "Moi originaire". On peut l'appeler aussi le "Moi pulsionnel" et, dans une certaine mesure, Moi de l'inconscient. Les psychanalystes s'y intéressent particulièrement. Nous verrons qu'il est composé d'un Moi symbiotique (oralité), d'un Moi mégalomane (analité), d'un Moi oedipien.

- Le rez-de-chaussée, les étages, tout ce qui est visible et visitable, constituent le Moi social, fait en réalité de nombreux Moi sociaux, avec leurs conflits et paradoxes. Nous verrons qu'il faut distinguer un Moi social officiel et un Moi social secret.

- En haut, c'est le grenier qui se compose lui-même de deux étages : le Moi ludique et le Moi mythique dont nous aurons à voir les rapports respectifs avec le Moi social et le Moi originaire.

Pour que cette description soit plus complète, j'ajoute, sur le côté gauche, en haut, la place du Surmoi, un peu plus bas, la place des accompagnants internes (en général, les parents que nous portons à l'intérieur), ainsi que la place des images, positives et négatives de nous-même, qui nous servent de points de repère dans notre construction autobiographique. Les directions de vie que j'appelle endogamiques et exogamiques sont également indiquées par des flèches allant en sens contraire.

Elles marquent notre attirance conflictuelle et souvent simultanée pour le passé et l'avenir.

Cette métaphore, qui permet de localiser la diversité des places d'où la télé envoie ses messages, de même que celles où le téléspectateur se situe lorsqu'il la regarde, nous conduit, si je compare télé et école, à l'observation suivante : l'école donne la primauté, à la fois au Moi cognitif dans le cadre du Moi social, et au Surmoi. Celui-ci intime au Moi de se mettre au service du cognitif. Il en va tout autrement de la télé. Elle ne se désintéresse pas totalement du Moi cognitif, mais elle privilégie le Moi pulsionnel, le Moi ludique, le Moi mythique et elle les met au même rang que le Moi social. **La télé propose un rapport où l'alliance ça-ludique-mythique joue un rôle majeur.**

En termes un peu différents, on peut dire que l'école répugne, en tout cas dès qu'on dépasse le niveau de la Maternelle, à reconnaître l'existence des processus primaires (le registre du ça). L'existence des mécanismes de défense (dont le ludique et le mythique font partie) et elle écarte le plus possible les problèmes que posent les vécus de souffrance. La télé, au contraire, procède à une sorte de **légalisation** de ces modes de fonctionnement du Moi. Même s'ils sont considérés comme dangereux ou mineurs, elle prend le risque de leur redonner de l'honorabilité.

Du même coup, **le rapport principe de réalité-principe de plaisir fait l'objet d'un basculement.** Alors que l'école donne la priorité absolue, à partir des classes élémentaires, au principe de réalité, la spécificité de la télé est de présenter la réalité sous l'angle du principe de plaisir. D'où une autre façon de prendre possession du monde et de soi-même, une autre façon de gérer l'appareil à penser (le Moi cognitif) et une autre façon de gérer son

nom, sa recherche de valeur et de pouvoir (le Moi identitaire). Prenant en compte la diversité des dimensions psychiques de chacun et la diversité culturelle des groupes, elle esquisse une façon de vivre qui est faite d'une pluralité, à la façon d'un patchwork, des diverses façons de vivre.

J'ajoute que les sources de parole que je viens d'énumérer sont en constante interpénétration. La télé tire d'ailleurs une grande partie de son pouvoir de fascination de la possibilité de glisser de l'une à l'autre et de les combiner. D'où un type de langage, qui lui est spécifique et qui est en tout cas fort différent de celui de l'école.

**L'école doit-elle mieux respecter le besoin de pluri-nutrition des enfants, et comment? Tel est le premier aspect du défi que la télé lui lance.**

### **La notion de pluri-éthique**

Il y a un deuxième défi qui vient du caractère hétéroclite de la télé-patchwork.

La télé fait simultanément la promotion d'une éthique de la régression et d'une éthique de la progression. A première vue, éthique et régression sont des notions antinomiques. Cependant, la notion d'éthique de la régression cesse d'être paradoxale et inappropriée si l'on admet que la télé comporte une dimension "**dissolvante**" et qu'elle demande implicitement d'y adhérer.

Lorsque je me laisse dépersonnaliser par la télé, au point de ne plus pouvoir m'en arracher, je constate que je deviens a-critique. Il s'effectue en moi un travail de sape du jugement. Bien sûr, je n'adhère pas inconditionnellement à toutes les façons de penser qui me sont proposées, mais, quand même, **mes convictions font l'objet, non d'une trahison, mais d'un ramollissement.** Je me surprends à tout banaliser, à tout mettre sur un pied d'égalité : les bonnes et mauvaises nouvelles du journal télévisé, un film cauchemardesque qui me fait entrer dans la tête plein de robots et d'extra-terrestres effrayants, donc quelque chose qui n'est pas de mon monde, et des documentaires sur l'art africain ou le Spitzberg qui, eux, correspondent à mes curiosités et à ma conception de la culture. Je me surprends à avoir la même sympathie, ou presque, pour la haute intelligence de gangsters utilisant des procédés ultra sophistiqués pour dévaliser une bijouterie que pour de simples gens qui, du fond de la Sibérie, nous donnent des leçons de courage et de générosité... Bref, la télé me propose une façon de faire connaissance avec l'humanité qui, en abolissant les jugements de valeur, m'engage dans une mentalité qui se borne **au "constat", qui nivelle et égalise tout** : les gens sont comme ils sont... il n'y en a pas un pour racheter l'autre... et cela me prépare à accepter n'importe quoi. La télé induit un travail qui est de l'ordre de "l'identification à l'agresseur". Elle élabore **une éthique de la déliaison**. Même si on ne les fait pas siennes, on trouve normales des conduites de folie meurtrière, la recherche de la toute-puissance à n'importe quel prix, la transformation en plaisanterie des problèmes les plus graves, ou encore l'installation dans des vécus d'échec, voire de clochardisation.

Paradoxalement, dans le même temps, la télé va dans le sens contraire : elle nous propose une éthique du positif, de la co-réflexion constructive, donc une éthique de la reliaison. C'est le sens de nombreux débats ou de films qui posent, dans un parler clair qui se veut constructif, les vrais problèmes de notre temps. Elle nous met en co-réflexion collective sur ce qu'il convient de faire pour lutter contre la déliaison. De même, en nous montrant des façons de vivre qui valent les nôtres, et en faisant la critique de nos préjugés, elle attaque

notre tendance au sectarisme et au racisme. Elle élargit notre panorama des valeurs et nous invite à être moins particularistes et plus universels. Elle a aussi l'avantage de nous aiguiller vers de nouveaux intérêts cognitifs, de nous introduire autrement au coeur des grands problèmes que posent la vie des animaux, des végétaux, le fonctionnement caché de notre psychisme, le sens et le non-sens de nos relations... Elle nous propose **une éthique de la cohabitation intelligente**.

Peut-on dire que, par cette vision simultanée de la pente descendante et de la pente remontante, la télé nous donne une vision qui reflète nos contradictions actuelles et justifie la notion de pluri-éthique? Elle va effectivement dans les deux directions opposées qui caractérisent la mentalité de notre époque : elle fonctionne comme puissant moyen d'occultation des problèmes en même temps qu'elle donne des témoignages sur ce qui se déroule sous nos yeux, avec une lucidité qui n'a peut-être jamais été aussi grande...

#### **Retour au Moi-Maison.**

Reste à voir ce qui se passe à chaque étage du Moi-Maison donc quelle est l'utilité de ce nouveau type de miroir que représente la télé.

#### **La télé en tant que légalisation de notre Moi originaire.**

Le Moi originaire - ou Moi de la cave - comporte trois sous-sols

1) La partie la plus ancienne de la cave correspond, sur le plan relationnel, au règne de la  **symbiose** , de la recherche d'emprise symbiotique de l'enfant sur son environnement, donc aux jouissances et aux souffrances des premières expériences du "former couple avec le corps de la mère". Sur le plan de la pensée et du vécu de soi, c'est la légalisation  **de l'infra-cognitif et de l'infra-identitaire** .

L'infra-cognitif est lié au fait que les images/sons/mots de la télé ont au moins deux fonctions. En même temps qu'elles racontent des histoires qui ont un début et une fin, elles apportent à l'oeil une jouissance spécifique : le ravissement que donnent les choses qui brillent, les formes qui bougent, le fait d'être irrésistiblement entraîné dans un torrentueux et souvent somptueux défilé d'images.

Notons au passage que le livre est moins tyrannique : on peut interrompre la lecture et laisser à "l'appareil à penser" le temps de fonctionner. De même, le cinéma exerce une emprise plus limitée: on ne voit en général qu'un seul film à la fois, alors que la télé marche du matin au soir, elle ne lâche sa proie à aucun moment. La télé nous plonge donc, plus que tout autre système technologique, dans le monde de la symbiose, plus précisément dans le monde de "**l'oralité visuelle**". L'oeil fait office de bouche en tant que premier mode d'assimilation cognitive. Il y a quelque chose de commun entre le téléspectateur, objet d'un bombardement d'images, et le bébé lorsqu'il est envahi par les effets de brillance de son hochet, par les sons de la boîte à musique accrochée à son berceau ou par le verbiage d'une mère qui veut à tout prix attribuer de la réalité au corps de son enfant et le persuader de l'importance de sa présence pour elle. Du fait même que nous "avalons", goûtons, savourons, cette nouvelle sorte de lait que déverse la télé, nous devenons l'enfant du sein-télé et sans nous en rendre compte, elle devient notre famille. Nous sommes avalés par elle. D'autant plus qu'en tant que meuble et écran, la télé est un aspect transitionnel du corps de la mère. Celle-ci met souvent son enfant devant la télé pour pouvoir s'absenter. La télé est

d'ailleurs plus docile que la mère. C'est un corps qui vient vers nous, qui se met à notre disposition, que nous pouvons manipuler et qui nous envoie des informations inédites sans que nous ayons à bouger...

Comment expliquer le côté fusionnel archaïque de cette situation ?

**Probablement cela vient-il de ce qu'une image n'est pas qu'une image. Elle a pour fonction d'introduire en nous les corps qu'elle montre ou symbolise.** Au départ, il y a un extrême rétrécissement de la distance qui sépare les corps de l'émetteur et du récepteur. Ce n'est que dans un deuxième temps que cette distance augmente lorsqu'à notre tour, nous entrons dans le corps de l'émetteur pour l'identifier, le questionner sur qui il est et pour tenter de comprendre à quel genre de situation nous avons affaire, "à quoi ça ressemble".

Ce travail de retour à l'infra-cognitif est doublé d'un retour à l'infra-identitaire. Les dessins animés, pour ne prendre que cet exemple, montrent que la télé a parfaitement compris ce que sont les premières symbolisations du corps. Il semble en effet que le bébé, puis le petit enfant, se reconnaissent au début, moins dans l'humain que dans le pré-humain, c'est-à-dire dans des formes mi-animales, mi-humaines ou même dans des plantes ou des maisons dotées de vie. L'abondance de simili-souris, chats, loups, ours, dans les dessins animés, tient, bien sûr, au besoin des enfants de s'accoutumer à ce qui fait peur, par des formes transitionnelles adoucies qui rappellent d'autres formes transitionnelles (l'ours en peluche) mais aussi au besoin de se créer un espace de vie qui relaie le monde maternel et lui donne un environnement allié, **un espace de protection hors menace qui lui permet d'affronter d'éventuelles menaces.**

Par la notion d'infra-identitaire, la télé nous permet de retrouver et de légaliser, à l'intérieur de nous, la jouissance d'une identité pas encore stabilisée, pas encore invariante, à géométrie variable, c'est-à-dire à identifications multiples, travaillant par incorporation de tout ce qui se présente comme attirant.

2) Dès la deuxième année, le **projet mégalomane** tout en s'imbriquant dans le projet symbiotique, envahit l'espace relationnel. Avec la puissance que lui donnent la marche, la parole, le maniement des objets, l'enfant fait l'expérience d'un rêve de toute-puissance quasi-animale. **La télé laisse penser au téléspectateur qu'il est doté de la capacité de venir à bout de tous les obstacles**, qu'il peut se métamorphoser à tout moment, qu'il est le héros capable de tromper tout le monde sans qu'on s'aperçoive de ses manoeuvres. La télé lui offre un miroir où, bien avant l'adolescence, il peut vivre l'époque du "non", une phase de violente désymbiotisation, de rejet de l'autorité. Il peut se montrer à lui-même qu'il dispose de son corps. Y a-t-il dans cette jubilation primaire une résurgence de ces périodes anciennes où nous étions des animaux capables de nager dans les océans, de monter aux arbres et de nous livrer à des courses éperdues, ayant donc l'impression de dominer la nature ? En tout cas, l'enfant, en s'identifiant au crocodile qui va manger sa proie, ou à celui qui échappe au crocodile, a besoin de retrouver ce corps primitif par la médiation de la télé. Et celle-ci exploite à fond, au travers de films de terreur ou de dessins animés, ce que cette part d'animalité en nous comporte de cruauté, de pulsion d'emprise et de domination sadique sur l'autre, de persistance et d'irruption de **l'inhumain dans l'humain.**

De ce point de vue, elle va plus loin que les contes. Elle donne à voir crûment ce que les

contes ne faisaient que dire élégamment, comme en passant. Ce n'est pas la même chose de voir en images le déroulement, phase par phase, du "conte du genévrier" (ma mère m'a tué, mon père m'a mangé...) et de l'entendre raconter. La distance protectrice n'est plus la même. Ce n'est pas la même chose de lire dans un livre et de regarder à la télé les "Chasses du Comte Zaroff", les démêlés de Persée avec la Méduse, d'Ulysse avec le Cyclope, etc..

En tant qu'adultes, nous éprouvons le besoin d'être complices de cette mégalomanie lorsqu'elle se manifeste sur le petit écran. Paradoxalement, nous applaudissons des enfants qui ridiculisent les parents, renversent, à leur profit, le rapport de force. C'est que nous retrouvons là notre propre besoin de toute-puissance infantile, notre nostalgie de l'enfant-roi. Nous avons l'intuition que la surpuissance illimitée est une indispensable forme de lutte préventive contre l'angoisse de l'impuissance, contre l'idée de forces malveillantes persécutrices.

Nous verrons que le Moi social a beaucoup de mal, très particulièrement à notre époque, à gérer ce refus des limites. Je disais dans mon introduction à quel point le cinéma et la télé érigent cette mégalomanie en droit quasi social, **le droit d'avoir toujours raison, jamais tort.**

3) En gros, entre 3 et 6 ans, une troisième période du Moi originaire apparaît sous la forme de l'Œdipe. Celui-ci se développe en trois phases :

a) Ignorance, dans l'avant Œdipe, tout au moins au niveau du conscient, de la différence des sexes, des mécanismes de leur rapprochement et des émois correspondants;

b) Découverte brutale de cette réalité, dans le désarroi et l'agressivité. D'où la tentation obsédante de voler les secrets du couple de la nuit et une interrogation angoissée sur le droit à disposer de son sexe.

c) Travail interne pour renoncer à la pulsion de transgression en tant qu'acte, tout en la conservant au niveau de l'imaginaire. L'idée de faute et de châtiments en cas de "flagrant délit" s'installe en l'enfant. D'où pour en sortir, un deuil relatif de la symbiose et de la mégalomanie, l'acceptation du statut d'enfant avec ses limitations (la castration symbolique).

Il est vrai que la télé n'exploite pas la pulsion oedipienne sous sa forme directe : l'inceste et le meurtre du père. Ce qu'elle met en scène, c'est la difficulté de passer à la troisième phase, de faire le deuil de la deuxième. Ce refus est le thème central de nombreux dessins animés :

- thème du vol de secrets sexuels par exemple, un enfant ne peut s'empêcher de voler une bague à pouvoir magique qui permet de pénétrer dans le château de la reine, d'où une effroyable colère du roi, des combats mortels, des monstres substitués du pouvoir paternel, à vaincre, comme dans les épreuves initiatiques des contes pour accéder à la fiancée.

- thème de l'enfant à origine cachée qui met cette fois en cause la tendance des parents à tromper les enfants sur la nature des liens de parenté.

- thème de l'enfant désorienté parce qu'il a vu des choses qu'il n'aurait pas dû voir, etc...

Mais l'œdipe se joue également dans les moments où parents et enfant regardent ensemble la télé, lorsque l'enfant voit, en même temps que ses parents, des spectacles qui lui sont habituellement interdits. C'est comme si la scène primitive, qui se joue sur **l'écran**, se doublait d'une scène primitive hic et nunc. L'image est-elle victime elle-même des ruses de

l'inconscient, qui pousse les adultes à donner à voir à l'enfant ce qui les a choqué eux-mêmes dans leur enfance ?

En tout cas l'idée de "**fraude**" est centrale et est probablement celle qui rend le mieux compte de la réalité de l'œdipe dans les programmes de télé. L'enfant retrouve, dans le spectacle de personnages qui transgressent la loi ou sont le jouet de leurs pulsions meurtrières et sexuelles, à la fois ses propres tentations et la peur d'être pris en flagrant délit de culpabilité.

### **La télé en tant que dévoilement de la double nature de notre Moi social**

Sans pouvoir le penser et le dire clairement, l'enfant pressent qu'il y a un Moi officiel des adultes et un Moi autre, qu'il est lui-même porteur d'un Moi pour l'extérieur et d'un Moi qui est fait de cette réalité bizarre qu'est "l'intérieur du Moi" et qui, lui, porte un autre regard sur l'extérieur. Or l'intérêt de la télé est de s'adresser simultanément à ces deux versants, donc de considérer le téléspectateur comme un "**bi-être**".

L'école édulcore considérablement ce qu'il en est de la face cachée de notre bi-être. Elle aborde les problèmes de société et de vie psychologique qui constituent cependant l'essentiel de ce dont nous parlent les textes de littérature et d'histoire, surtout sous l'angle de la forme, comme occasions d'exercices de mémorisation et d'analyse méthodique et beaucoup moins sous l'angle du contenu dans le cadre d'une réflexion en profondeur sur le fonctionnement social et psychologique. **La télé est beaucoup moins angélique et beaucoup plus réaliste.** Elle dépeint le Moi des hommes comme une instance qui, loin d'être acquise aux normes sociales, comporte de très fortes doses d'asocialité. Elle nous plonge dans une humanité faite de conflits, de ruses, de mensonges, de malhonnêtetés, d'ambiguïtés permanentes et de souffrances.

Encore une fois, pour des raisons commerciales, elle exagère la masse des révélations scabreuses qu'elle déverse. Elle va, de façon souvent malsaine, au-devant des curiosités de l'enfant, et même de l'adulte. Mais elle a le mérite d'être tantôt du Balzac, du Victor Hugo ou du Zola, et tantôt du Freud, c'est-à-dire de montrer ce qui se joue dans l'envers de la société et du Moi.

Contrairement à l'école, qui répugne à enseigner - par peur de désespérer ? - qu'il y a deux humanités dans l'humanité, deux enfants dans chaque enfant, la télé met le projecteur sur l'ampleur des tricheries, à tous les niveaux de la société, sur notre impuissance à éviter les guerres tribales et le fanatisme, sur les effets de détresse des batailles conjugales, sur les haines incurables, les obsessions sexuelles... Elle rend certainement service en multipliant les débats sur l'inceste, la pédophilie, la maltraitance, la soif de pouvoir, les dessous de la finance. On ne peut lui donner tort de vulgariser, même si c'est souvent maladroitement, nos connaissances sur les diverses formes de souffrance de la vie psychique et physique.

Pourquoi, cependant, la télé est-elle encore loin d'être **une école de la double nature de l'homme** ? Le vedettariat y tient une place souvent démesurée. Le plus important dans l'émission est souvent moins le fond du problème posé que la personnalité de l'animateur ou des invités... De même, on ne nous dit pas assez clairement, ni que nous sommes tous susceptibles de basculer dans les dérèglements qui sont montrés, ni comment nous pouvons faire pour mieux contrôler notre Moi social dans le contexte actuel de déstabilisation, et



surtout quelle **nouvelle conception de la relation** il conviendrait de mettre en place à une époque où la surabondance des contournements de la loi nous oblige à une redéfinition de nos rapports à la loi.

### **La télé en tant qu'actualisation de la double nature de notre Moi cognitif**

Le domaine cognitif n'échappe pas à la bi-partition du Moi. Je prends l'exemple d'une leçon scolaire sur les volcans ou les batraciens. Même assortie de diapositives et d'échanges, c'est très différent d'un documentaire télé sur les mêmes thèmes. Ce n'est pas seulement un problème de différence entre le mot imagé et l'image parlée. Le désir n'est pas le même, Le documentaire télé, s'il est bien fait, cherche à nous faire participer à ce que le chercheur a vu et ressenti à un niveau quasi-viscéral dans ces instants privilégiés où il était en train, ou sur le point, de découvrir. De même, nous sommes invités à partager ce que le cinéaste a vu et ressenti lorsqu'il filmait. Il y a connivence avec un personnage qui sert de **modèle vivant** et nous fait entrer dans sa sphère d'intérêt. D'où le sentiment d'une approche du savoir dans le contexte d'**une alliance cognitive**.

Certes, un maître passionné pour son sujet, peut communiquer **l'émotion** que procure l'accès au savoir. Il restitue au savoir sa part de mystère et fait de son acquisition une rencontre réussie avec un "corps" qui jusqu'alors échappait. Mais, en général, l'école présente le mystère comme déjà percé, déjà inscrit dans les livres, déjà archivé. Il s'adresse à la couche la plus externe du Moi social de l'enfant, celui qui doit reprendre l'héritage culturel, mais dans son aspect formel, en laissant trop de côté l'expérience humaine concrète qui est à la source de la culture. Il s'adresse trop peu au "sujet œdipien" pour qui l'essentiel du cognitif correspond à une jouissance particulière : le droit d'accéder aux secrets les plus inaccessibles du monde adulte.

### **La télé en tant qu'apologie des ruses du Moi ludique et des inquiétantes étrangetés du Moi mythique**

Ce n'est pas seulement pour écourter mon exposé que je réunis sous une même rubrique le Moi ludique et le Moi mythique. C'est qu'ils représentent tous deux ce qu'on peut appeler des "**espaces additionnels**". Ce sont des espaces, purs produits de l'imagination et de l'imaginaire qui s'ajoutent à l'espace réel du Moi social et à l'espace pulsionnel du Moi originaire.

Il s'y exerce une **fonction de recours, de réparation et d'affirmation de soi** dont l'objectif essentiel est de lutter contre la perte de valeur et de pouvoir, contre l'imaginaire du pire et de la catastrophe. On ne peut, en effet, affronter les difficultés de l'existence sans se donner des espaces où l'on peut se ressourcer et élaborer un imaginaire de la riposte. En ce sens, le Moi ludique et le Moi mythique, loin d'être antagonistes du Moi social, sauf le cas particulier du délire, sont des compléments indispensables à sa régulation.

**Le Moi ludique** correspond d'abord à un espace de diversion et de refuge pour se donner l'illusion du tout possible et de la toute-puissance illimitée, en sachant parfaitement faire la différence avec les réalités de la limitation.

Le Moi ludique est également un moyen de retrouver de la vitalité en puisant dans la vitalité des autres. C'est ce que nous vivons au cours des émissions sportives et des

spectacles de variétés : nous nous identifions à des footballeurs ou à des chanteurs qui, non seulement nous transportent ailleurs, mais font de nous des co-footballeurs et des co-chanteurs.

L'aspect compétition est primordial, non seulement dans les émissions sportives, mais dans les joutes qui portent sur les connaissances (Roue de la Fortune, Des chiffres et des lettres...). Cependant, l'aspect qui engage le plus le Moi ludique, c'est le défi. Il s'agit souvent moins de jouer que de "**se jouer**" de l'autre.

Le bébé joue à défier : il rit aux éclats quand il jette sa cuiller par terre alors qu'on attend qu'il s'en serve pour manger. L'enfant de 2-3 ans, à peine sait-il parler, qu'il défie l'entourage par des menaces "Je vais te tuer avec mon pistolet" ou des promesses de prouesses "Tu vas voir mes acrobaties". Narguer les adultes, les caricaturer, transgresser, commettre des petits vols, chahuter sans se faire prendre... occupe une bonne partie de la période scolaire... Quant à l'adolescence, elle se définit essentiellement par le "défi générationnel", c'est-à-dire le besoin de montrer que la génération montante cesse d'être liée à la précédente et la récuse en tant que valeur de référence.

Tous ces aspects - les dessins animés où la souris ridiculise le chat et les films comme ceux des grands comiques américains des débuts du cinéma où les pauvres ridiculisent les nantis - la télé les exploite au plus haut point. C'est l'identification à celui qui défie qui est le moteur de notre intérêt. Probablement ne nous consolons-nous pas d'avoir eu, dans notre enfance, moins de pouvoir que nos parents. Transformer le rapport de forces est l'un de nos jeux favoris.

Pour comprendre ce qu'est **l'espace mythique**, qui tient une place considérable dans les productions de la télé, le mieux est de se référer aux contes : quel est l'espace favori des contes ? C'est celui qui baigne **dans l'inquiétante étrangeté de la "supraparenté archaïque"**. Le héros a presque toujours trois familles, et non une seule :

- Celle des grands ancêtres totémiques du temps de la sauvagerie et du cannibalisme : dieux, demi-dieux, bons et mauvais esprits, fées, ogres et ogresses... bref tous ceux qui depuis le ciel sont censés influencer les déroulements terrestres et le destin des hommes. Mais la notion de sauvagerie doit être nuancée car ces personnages peuvent être, tantôt mortifères, tantôt, au contraire, sauveurs et généreux.

- La famille, qu'on peut appeler écologique, des plantes et des animaux qui, tantôt sont les alliés des forces interdites, tantôt proposent leur alliance pour aider le héros à obtenir, après épreuves, la main du prince ou de la princesse.

- La famille des géniteurs dont les pouvoirs sont souvent ridicules par rapport à ceux des deux familles précédentes, et qui vivent, eux aussi, dans un climat archaïque biface à côté des mauvais parents infanticides ou qui confient leur enfant au diable, il y a des mères exemplaires qui se dévouent totalement pour leur enfant (en général, elles meurent prématurément pour laisser la place à la marâtre...).

Ce monde, à la fois dangereux et miraculeux, s'est modernisé, mais dans le sens **d'une déréalisation plus accentuée**. On voit évoluer des supra-terrestres et toutes sortes de robots avec une place encore plus grande donnée à la magie, à la sorcellerie, aux revenants, aux forces persécutrices. Il fonctionne de plus en plus comme le lieu où l'on s'accoutume à l'imaginaire du pire, aux forces mortifères, à la fantasmagorie de l'horreur. Il signifie de plus

en plus que, non seulement nous ne pouvons avoir confiance dans ce qui se passe sur terre, mais que le ciel lui-même, au lieu d'être le paradis promis, est contaminé par l'enfer. Les choses se passent comme si, pour faire face aux menaces de notre époque, nous avons besoin, par la médiation du monde mythique, **de nous habituer à l'idée d'une humanité de plus en plus inhumaine**, en tout cas étrange et inquiétante.

Il ne faut pas croire, pour autant, que le merveilleux est chassé de l'espace mythique. C'est en effet une véritable jouissance que de découvrir cet espace cosmique, d'y circuler et **de l'opposer à l'espace du réel**. Mais c'est également, et surtout, l'espace de nos peurs d'enfant. L'enfant vit naturellement dans un monde mythique. Lorsqu'il se réveille du rêve de la nuit, il croit que ce qu'il a rêvé provient vraiment du dehors, était vraiment dans la chambre et non dans sa tête. Ce n'est que plus tard qu'il attribue la source de son rêve à sa propre production mentale. Il y a donc un bonheur régressif à retrouver à la télé, dans de nombreux courts-métrages du registre fantasmagorique, notre infra-identité de petit enfant aux prises avec la peur, les monstres, le déchiètement, etc... Restituer ce climat, c'est faire acte de fidélité à la partie infantile de notre histoire, la plus précieuse probablement...

Pourquoi notre époque est-elle si friande, si vorace des dangers du monde mythique ? On peut faire l'hypothèse que **l'enfant vit très tôt**, en raison de l'agitation et de la violence de la vie familiale, des expériences que Mélanie Klein appelle "**schizoparanoïdes**". C'est le cas, lorsque le même cesse brusquement d'être le même, lorsque l'environnement, au lieu d'être protecteur, devient inquiétant. L'aspect coupure (schizo) est suivi de l'idée (paranoïaque) que la même menace va se répéter, qu'il existe toutes sortes de forces mystérieuses dangereuses contre lesquelles il faut être constamment vigilants.

Cette inflation du Moi mythique ne tient pas du hasard. Elle reflète le fait que les forces familiales et sociales ont cessé d'être fiables. Le problème de fond qui se trouve ainsi posé est celui d'une société qui ne peut plus s'enraciner dans l'instance paternelle.

A l'issue de ce parcours, je suis tenté de dire que la télé tire l'essentiel de son pouvoir de fascination de sa capacité à nous faire regarder la vie avec "**tous**" nos regards d'enfant : le regard infra-cognitif des bébés de tous les temps, dont la jouissance est de se laisser envahir par des images/sons/mots sans avoir à les penser; le regard mégalomane puis œdipien qui fait comme si l'autre devait se plier à nos désirs; le regard acéré et déjà trop mûr des enfants de notre temps qui comprennent très tôt les difficultés, les ambiguïtés, les duplicités de l'univers dans lequel ils vivent; le regard de l'imagination ludique qui ruse avec le réel et de l'imaginaire mythique qui nous redonne à vivre nos angoisses infantiles, mais dans une mise en scène qui, à la fois, les renforce et les exorcise. La télé réalise ce tour de force qui consiste à nous proposer tous les espaces psychiques possibles, ceux qui procèdent totalement de la mentalité infantile et ceux qui procèdent totalement de la mentalité adulte, tantôt en les opposant, tantôt en les présentant simultanément.

L'école doit-elle pour autant jouer les moutons de Panurge, singer la télé, flatter le Moi originaire, les tendances ludiques, les voyages dans le mythique...? On sait les désastres où mène le désir de trop plaire. Cependant elle ne peut éviter de se remettre en question. Précisément en s'interrogeant sur les points qu'il nous faut maintenant aborder : pourquoi certains enfants se laissent-ils, plus que d'autres tellement envahir par la télé ? **Que pourrait**

**être une école de la réussite et du "parler clair"**, qui aiderait, en complémentarité avec la télé, les enfants à comprendre ce qui se passe en eux et ce qui se déroule dans la société, pour qu'ils soient moins vulnérables aux sirènes, dont la télé fait partie, qui les poussent à toutes sortes de déviances et déréalisations...?

## **II - Victimes et bénéficiaires de la télé**

Faire face à la télé, sans s'en laisser submerger, n'est pas une mince affaire. Le problème est de trouver la "bonne distance" : se laisser pénétrer par elle tout en restant relativement extérieur, être peu pensant, et en même temps pensant. Entre télé et téléspectateurs, il n'y a donc pas qu'un rapport de connivence, il y a au moins autant d'opposition. Il s'agit de deux sphères d'appartenance qui exercent un rapport d'emprise réciproque. Dès lors, la question est la suivante : qu'est-ce qui fait que certains individus, adultes aussi bien qu'enfants, se laissent envahir alors que d'autres restent pleinement eux-mêmes ?

Une fois de plus, le recours à la méthodologie de la psychanalyse, c'est-à-dire la référence à ce qui se joue dans les débuts de la vie, peut s'avérer utile : quelle organisation psychique les bébés qui se portent bien mettent-ils en place pour se constituer suffisamment "**invariants**", pour résister à des spectacles externes sans perdre leur sentiment d'unité et de continuité ?

Pendant longtemps, la psychanalyse a répondu par la notion de "pare-excitation", la mise en place d'une membrane protectrice qui permet de dresser, entre soi et le reste du monde, une sorte de no man's land. Plus récemment D. Anzieu a prolongé cette conception par la notion de "moi-peau"

### **La notion d'accompagnement interne**

Pour ma part, je pense que la constitution du moi-peau est indissociable de la formation d'un espace intérieur où l'espace extérieur peut être projeté et pensé. Et, dans cet espace qui symbolise celui de la famille première et que j'appelle "sphère de délibération interne" ou de "dialogue de soi avec soi", ou encore "d'accompagnement de soi par soi", les parents sont présents et fonctionnent, si invisibles soient-ils, comme des référents. Si bien que l'enfant à Moi suffisamment solide qui regarde la télé, la regarde en réalité avec ses parents à l'intérieur. Même s'il semble que le moment-télé soit celui où il se libère le plus de la présence parentale, les messages, qui proviennent d'eux, y compris ceux qui concernent la façon de se conduire face à la télé, qu'il les refuse ou qu'il les accepte, n'en sont pas moins présents en lui.

Comment les parents s'y prennent-ils pour devenir des accompagnants internes ? Je ne peux que renvoyer à d'autres textes où je montre comment, par leur façon d'investir le corps de l'enfant de le nommer, de lui attribuer des compétences, de même que par leurs risettes et chansonnettes, ils lui insufflent le plaisir et l'envie d'être lui-même. Les différences entre parents sont considérables: il a ceux qui s'installent à l'intérieur de l'enfant comme source

unique de vitalisation comme exemple unique de la façon de se gérer et ceux qui vivent l'enfant comme ayant à devenir sujet autonome, sans parler de ceux qui le vivent trop rapidement comme déjà sujet.

Pour répondre à la question : qui sont les victimes de la télé et qui en sont les bénéficiaires, je distinguerai quatre cas de figures :

- **L'accompagnement étayant.** C'est celui où l'enfant se sent en alliance avec un milieu qui lui transmet deux potions magiques : **L'intelligence des situations et le désir d'avenir.** L'intelligence des situations (qui correspond en gros à ce que Bion appelle la fonction alpha de la mère suffisamment bonne), c'est la transmission, par les parents, de l'art de se questionner sur ses propres intentions et les intentions des autres, c'est l'art de repérer les données qui permettent d'analyser une situation ; c'est donc, grâce à ce qu'il voit de la façon dont les parents traitent les questions de la vie, l'aptitude, tant à donner sens aux choses, à les relier pour les situer, à les conceptualiser, et à rechercher des réponses constructives. L'enfant à accompagnement étayant regarde la télé avec plus de confiance que d'autres, dans sa capacité à la rendre intelligible, et peu importe qu'il n'y arrive pas sur le moment même, il sait qu'il y parviendra. Quant au désir d'avenir, c'est la condition, pour ne pas se laisser diluer dans le présent et pour relativiser ce qu'il est en train de voir.

- **L'accompagnement hypertrophié.** Tout enfant a besoin de ne pas être seulement complété, mais d'être complétant pour son milieu et auto-complétant pour lui-même. Lorsqu'il est trop complété, il n'acquiert pas ou laisse s'atrophier l'aptitude à penser par lui-même. Seul, il se défend mal. Il demande à la télé le même complètement envahissant que celui dont il a l'habitude. Et comme c'est également un enfant-roi, affamé de toute-puissance imaginaire, il s'identifie massivement aux héros et, souvent, la vraie vie réside pour lui dans cette confusion. Lorsque le mariage mère-enfant fait que le statut de l'enfant devient, en même temps que celui d'un bébé, celui de l'adulte remplaçant du père, il refuse l'autorité et répond à l'injonction d'arrêter de regarder la télé par le bien connu "puisque ça me plaît" ou "c'est moi qui commande". Bien entendu, il s'agit là d'un portrait caricatural et, heureusement, certains de ces enfants, lorsque leurs neurones sont vifs, changent complètement quand ils trouvent, dans l'alimentation scolaire, de quoi investir leur désir de toute-puissance.

- **L'accompagnement carencé.** Lorsque le corps et le Moi ont été insuffisamment vitalisés, il y a un sentiment de manque d'enracinement, un sentiment de vide interne là où devrait fonctionner l'accompagnement interne. Certains de ces enfants sont des proies rêvées pour la télé qui joue un rôle négativement compensateur. Ils ont besoin, pour se sentir exister, de l'agitation que la télé leur procure, et comme le sentiment de carence suscite en général des besoins de riposte qui peuvent être d'une très grande violence, ils sont particulièrement influencés par les modèles de violence et d'engagement dans la marginalité que bien des programmes leur proposent.

- **L'accompagnement cassé.** Le vécu de l'espace et du temps des enfants actuels n'est plus celui de la cité ou du village. L'entassement démographique, dans le cadre de l'urbanisation, les diverses formes de dislocation de la vie familiale, font que c'est un espace agité, décousu, menaçant. Très tôt, le sentiment que l'autre est menaçant ou gêneur s'intègre à la façon quotidienne de l'enfant d'entrer en relation. La télé où il est normal d'aborder l'autre, revolver à la main pour se défendre ou attaquer, confirme l'enfant qu'il est

constamment sous menace d'agression. Mais le vécu d'accompagnement cassé a une source beaucoup plus proche lorsque c'est la famille elle-même qui est cassée. L'enfant devient porteur de préoccupations qui l'empêchent d'être disponible, notamment à l'école. Son vrai projet de vie est alors de punir les parents ou de les réunir, de se venger s'il vit comme une injustice la naissance d'un petit frère (ou d'une petite soeur), ou de guérir le parent éthylique, dépressif ou humilié par la société. La télé fait alors office d'espace d'oubli, ou bien montre à l'enfant que ce dont il souffre, une bonne partie de l'humanité en souffre également.

### **La notion d'accompagnement externe compensateur.**

Les trois derniers cas de figures sont-ils irréversibles ? Dans quelle mesure si, à un accompagnement interne défaillant, se substitue un accompagnement externe constructif, le rapport à la télé est-il susceptible de changer ?

- **Le "quoi de neuf à la télé ?"**. Le "quoi de neuf ?" est une pratique courante instaurée par la pédagogie institutionnelle, dans le prolongement de la "causette du matin" des classes Freinet. Il y en a plusieurs interprétations, mais l'objectif, dans tous les cas, est de rendre les enfants plus lucides sur leur propre comportement et de faire de leur assemblée, un miroir critique et constructif des problèmes de la classe. J'ai eu l'occasion d'en voir une extension au domaine de la télé près d'enfants de CM 1 : "Qu'est-ce que chacun a envie de dire sur ce qu'il a vu à la télé ?" Trois points m'ont fait beaucoup réfléchir

\* Le cas des enfants qui s'intéressent à un documentaire sur tel métier ou sur telle découverte scientifique, alors qu'on les croyait très extérieurs à la classe et à ce genre de curiosité. Cela a donné la possibilité au maître de s'intéresser, à son tour, à ce qui les intéressait et de créer un climat d'alliance qui, jusqu'alors, leur faisait complètement défaut. Il s'est aperçu que ce que la télé leur apportait était de l'ordre du concret, alors que l'enseignement qu'ils recevaient était trop abstrait pour eux. Lorsqu'on leur donne la possibilité de partager avec un "modèle vivant" tel que celui que présente la télé, une passion pour les insectes, la mécanique ou l'histoire égyptienne, on découvre que certains avaient, déjà depuis longtemps, une passion du même ordre mais restée méconnue ou inopportune parce que pas dans le droit fil de l'enseignement traditionnel.

\* Le cas des enfants qui font preuve d'un esprit critique qu'on ne soupçonnait pas chez eux. Le "quoi de neuf à la télé ?" fait émerger, chez eux, des qualités d'observation souvent très désordonnées au départ, mais qu'il est possible de rendre progressivement plus méthodiques et rigoureuses.

\* Le cas des enfants capables de modifier leur point de vue, ou leur absence de point de vue, grâce à l'écoute du point de vue des autres et grâce au rôle d'interlocuteur intéressant qu'ils prennent dans le groupe.

\* La philosophie dès la grande section de Maternelle. L'Américain Matthiew Lipman s'est interrogé sur ce que pouvait être, non pas un enseignement de la philosophie, mais une sorte d'introduction à la réflexion philosophique dès le plus jeune âge. Il se sert comme support de livres racontant l'histoire d'enfants (Elfie, Harry, Kio et Augustine) où des problèmes de relations et de logique se trouvent constamment posés. Ce sont surtout des maîtres canadiens d'écoles élémentaires qui ont développé l'idée de l'enfant philosophe.

Avec Agnès Pautard, et en nous aidant des idées de M. Develay et Ph. Meirieu, nous essayons d'introduire cette conception, mais avec des supports plus simples que ceux de M. Lipman, notamment : "Qu'est-ce que vous pensez des grandes personnes ? Qu'est-ce qu'être heureux, malheureux, etc... ?". Nous envisageons de coupler les 10 minutes, deux fois par semaine, de cette réflexion sur la vie avec le : "quoi de neuf à la télé ?" Autrement dit, une autre façon d'aborder, pour l'enfant, les problèmes de la vie peut-elle modifier sa façon de recevoir la télé ?

- Les émissions de télé faites par les enfants ou avec les enfants.

Le C.L.E.M.I. qui encourage de façon très vive, et même décisive, la production de journaux lycéens, s'intéresse également à la télé lycéenne. A Montpellier, les élèves de Madame Rabier-Cros, professeur d'Histoire, tournent actuellement un film dont ils ont choisi eux-mêmes le thème et qui porte sur le trajet migratoire des grands-parents d'un élève de la classe : comment une famille, ayant quitté une ville de l'Est annexée par les Allemands, s'est installée dans le sud de la France, est retournée au pays d'origine pour, finalement s'installer ailleurs. Quel est le bénéfice pour la classe de l'énorme travail qu'a nécessité l'élaboration du synopsis, puis le tournage ? Indépendamment de la familiarisation avec les technologies de la télé, il semble que l'apport essentiel ait été de "se construire en construisant". La préparation du film a manifestement modifié la façon des élèves de se situer dans le temps et dans l'espace. La notion de temps transgénérationnel est devenue plus concrète et la dimension historique moins abstraite. La sensibilité aux personnes s'est affinée, bref la production de cette émission est devenue un outil de socialisation et de maturation, notamment pour des enfants habituellement peu impliqués. La télé oblige, dès lors qu'il faut la construire et restituer les réalités, à dépasser une vision superficielle, à accéder à l'intériorité des personnes et à s'interroger sur le sens des combats qu'on doit parfois livrer pour survivre.

Il existe bien d'autres moyens de rendre les enfants bénéficiaires de la télé, mais le point que je veux souligner est le suivant : qu'il s'agisse du "quoi de neuf à la télé ?", de "l'enfant-philosophe" ou de l'auto-production d'émissions, la télé ne prend sens et cesse d'être un appareil à fabriquer des images non pensées que si l'enfant oppose sa propre sphère d'appartenance à celle de la télé, son propre appareil à penser à celui de la télé. Mais cela implique une pédagogie de la lucidité qui se donne pour priorité la construction d'un Moi suffisamment solide.

### **III- Qu'est-ce que l'école peut attendre de la télé ?**

Lorsque l'école s'interroge sur l'aide que peut lui apporter la télé, sa réponse la plus habituelle consiste à la présenter comme un élément d'appoint destiné à complémentariser, en tant que simple illustration, l'enseignement des diverses disciplines : géographie, sciences, etc...

Réfléchissons déjà sur ce point en reprenant les considérations sur la diversité des enfants et adolescents que j'ai esquissée dans la rubrique "victimes et bénéficiaires". Certes,

pour les élèves dits "suivistes", c'est-à-dire trop passifs, et pour les élèves "marginalisés", c'est-à-dire se considérant hors classe tout en étant dans la classe, il apparaît nécessaire, pour éveiller et modifier, de recourir à un outillage moderne dont la télé fait partie. Ces élèves ont en effet besoin d'outils d'accès au cognitif qui s'adressent plus directement à leurs potentialités concrètes. Et ces outils sont censés être d'autant plus porteurs qu'on les aura associés à des modes d'expression du Moi (quoi de neuf, conseils de classe, expression libre...) qui permettent aux élèves de se sentir mieux accueillis en tant qu'interlocuteurs valables.

Or l'histoire de la pédagogie de ces dernières décades montre que nous sommes, sur ce point, trop facilement tombés dans l'illusion. A chaque "dernier cri" des technologies pédagogiques, nous avons cru qu'elles seraient "automatiquement" opérantes. Nous savons aujourd'hui que l'erreur qu'on a observée à propos des maths modernes, de l'informatique à l'école et de certaines formes d'utilisation de la télé, risque de se répéter indéfiniment. Si l'on n'a pas le souci de l'usage très différencié que chacun en fait, ces techniques peuvent augmenter autant l'hétérogénéité et les clivages qu'opérer des miracles.

En fait, le problème majeur est celui de la façon dont l'enseignant vit lui-même ces techniques, les donne à vivre aux élèves, s'interroge sur les effets produits, sur leur apport, tant au savoir qu'à la qualité de l'adhésion à la classe. Bref, l'apport de la télé scolaire dépend de l'alliance cognitive que le maître noue avec le groupe classe et, si besoin est, avec chaque élève. Si bien que nous ne pouvons faire l'économie de revenir sur une question déjà abordée : en quoi une leçon, avec le support de l'image télé, se différencie-t-elle, pour les différents types d'élèves, d'une leçon habituelle dont le mot est le support ?

Il ne suffit pas, en effet, de dire que la télé, donne à voir. Elle correspond à une opération de "transport" dans l'espace et le temps. Tout en restant dans la classe, on se rend ailleurs, et cet ailleurs, on est invité à l'explorer pour y rejoindre ceux qui s'y trouvent, à voir de plus près comment ils vivent, le travail qu'ils font, s'il s'agit d'ingénieurs ou d'ouvriers, le genre de recherches qu'ils y mènent, s'il s'agit de savants. Bref, il s'agit d'un "**changement d'appartenance**". On passe de la sphère d'appartenance où l'on se trouve avec son système de vie, de langage et de pensée, à la sphère qui est donnée à investir, qui a ses caractéristiques propres. Pour les uns, la télé scolaire se réduit à un devoir, à une corvée de plus, pour les autres, c'est un plaisir. Ce qui les motive alors, c'est de découvrir cette nouvelle sphère d'appartenance.

On peut d'ailleurs approfondir la nature de cette proposition de passage. En termes piagétiens, on énoncerait qu'il s'agit d'un travail "d'assimilation, d'accommodation et d'organisation ou d'accès à la réversibilité. Une leçon n'est pas un travail cognitif quelconque. Elle est vécue comme propositions d'entrer dans la sphère des adultes qui savent. Cela implique, pour l'enfant, d'accepter ce qu'il a en moins par rapport à eux. C'est un travail d'amour-propre sur soi-même qui commence par l'aveu difficile de sa limitation.

On voit alors mieux le rôle du support image. Il est "facilitateur" puisque, donnant à voir ce qui se passe dans la pensée adulte, il y fait pénétrer plus directement. Le changement d'appartenance est plus concret, plus immédiat que par le support mot et il se fait dans un langage intermédiaire qui est quand même encore celui de l'enfant. Les situations imaginées font, en quelque sorte **à la place de l'élève**, une grande partie du travail que l'imaginaire doit faire dans la leçon classique, pour aller du mot à ce qu'il représente.



Qu'il en soit ainsi pour un certain nombre d'élèves paraît assuré, mais pas pour tous. Nos ignorances sont encore grandes sur la différence entre le support image et le support mot. Nous aurions besoin d'un supplément de recherches sur les écarts entre la capacité de reconstruction d'une réalité à partir d'une leçon et à partir d'un récit télé.

### **La société et les hommes, selon la télé et selon l'école.**

Un certain nombre de chercheurs en sciences de l'éducation sont peut-être en train d'opérer une importante mutation. Après avoir considéré que leur travail consistait à promouvoir la pédagogie différenciée, ils acquièrent de plus en plus la conviction qu'une révolution copernicienne est nécessaire. Trop souvent, en effet, les disciplines scolaires ne retiennent du savoir (écrit Ph. Meirieu dans "Frankenstein pédagogue", ESF) *"que quelques morceaux fossilisés, dégagés de ce qui leur donne du sens, isolés des questions fondatrices dans lesquelles ils s'inscrivent. La biologie, l'histoire, la littérature, les maths ou la physique ne sont plus ainsi des tentatives pour répondre à des questions essentielles des hommes et que l'enfant retrouve très tôt : de quoi suis-je fait ? D'où je viens et de qui ai-je hérité ? Pourquoi suis-je traversé de sentiments contradictoires au point qu'il m'arrive parfois de détester les êtres que j'aime le plus ?"*

M. Develay, dans son dernier livre ("Donner sens à l'école", ESF), emprunte la même démarche. Il prône, lui aussi, un rapport au savoir qui répond aux grandes questions que se posent les jeunes d'aujourd'hui.

Autrement dit, l'école ne peut plus faire l'économie d'aller à l'essentiel. Je l'ai dit dans le passage de ce même exposé intitulé "La télévision en tant que dévoilement de la double nature de notre Moi social". Alors que l'école édulcore ce qu'il en est de la face cachée de notre bi-être, la télé est beaucoup plus réaliste, beaucoup moins manichéenne, beaucoup moins monoéthique. L'école, lorsqu'elle aborde, dans des textes, les problèmes de la société et de la vie psychologique, en fait des exercices formels d'analyse de structure, alors que la télé s'attache beaucoup plus au contenu. Elle montre qu'il y a au moins deux humanités dans l'humanité, que Je est un autre, qu'il y a l'autre dans l'autre et l'autre en soi.

- Le problème qui se trouve ainsi posé est celui de **la lucidité**. La télé le complique par ce que j'ai appelé sa pluri-éthique contradictoire. Mais l'école, de son côté, ne tire manifestement pas parti de l'héritage culturel dont elle dispose, alors que, précisément, rien n'ouvre mieux à une pédagogie de la lucidité.

Certes, on dira que les jeunes d'aujourd'hui portent, sur ce qui se passe dans leur famille et dans la société, un regard d'une lucidité souvent stupéfiante, qu'ils n'ont donc pas besoin de recevoir, sur ce point, des messages supplémentaires. Ce n'est pas tout à fait exact. Ils ont, pour la plupart, besoin d'apprendre à se positionner, tantôt avec moins d'angoisse, tantôt avec moins d'indifférence et d'arrogance, par rapport aux difficiles problèmes de notre société. Les jeunes sont hantés par des interrogations : le sentiment d'inutilité, l'avenir bouché, la vie vaut-elle la peine d'être vécue, la "pourriture" de la société et le sentiment d'impuissance à y remédier. Il y a un immense champ de réflexion à ouvrir pour voir comment l'école pourrait, à partir des diverses disciplines, aller plus au fond des choses et créer un climat de "co-recherche".

Si l'on prenait, l'une après l'autre, les disciplines scolaires, notamment celles du collège et du lycée, on verrait qu'il suffirait d'un désir plus marqué, de l'institution et des enseignants, de faire le lien entre les préoccupations de tous les temps et celles des jeunes, à la fois pour créer un meilleur rapport au savoir et répondre aux actuels besoins de développement. L'exemple de la littérature montre qu'elle propose au moins cinq formes de lutte pour donner sens au déroulement d'une vie et que **la télévision pourrait jouer un rôle considérable pour les illustrer :**

- La lutte pour retrouver un bonheur perdu (le roman d'amour classique : ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants).

- La lutte pour le progrès de la condition humaine (contre les injustices, l'oppression, Hugo, Zola).

- La lutte pour se réapproprier sa vie pulsionnelle (avec des fortunes très diverses Gide, Duras, Artaud, Bataille... et, pourquoi pas, Rabelais, Racine, Sade, Rimbaud...),

- La lutte pour donner sens à l'inexplicable (la folie, le crime, la fatalité Œdipe-Roi, Hamlet, Faust, Don Quichotte..., mais aussi les mystères de l'Histoire, de la Science et, pourquoi pas, le roman policier).

- La lutte pour se relier à ses racines et à son identité première (je pense, bien que pour des raisons différentes, à Perec, Proust, Robbe-Grillet et, surtout, à l'omniprésence du regard d'enfance dans toutes les oeuvres poétiques).

La télé, au travers des films qu'elle propose, des débats qu'elle organise et des informations expose, à sa façon, les cinq problèmes qui viennent d'être énoncés, et bien d'autres. En ce sens, le réalisme de la télé - lorsqu'elle veut bien se montrer sous un jour culturellement positif - **peut être une école pour l'école**. Ce qui fait défaut, ce sont des échanges interactifs permettant de dépasser le constat. Ce qu'elle présente doit être suivi, à chaque fois que c'est possible, de ce qu'on peut appeler "le miroir du miroir" pour que la réflexion soit aussi lucide que possible.

L'un des problèmes posés aux éducateurs, parents ou enseignants, est d'aider les jeunes à passer de "**l'émotion non pensée**" qui, trop souvent, débouche sur la violence ou le sentiment d'impuissance à réagir, à "**la pensée de l'émotion**", à ce qui permet de la désigner, de remonter à ce qui l'a engendrée et, donc, de mieux se la réapproprier. Mais, pour cela, probablement est-il absolument indispensable de **redéfinir ce qu'est la culture aujourd'hui**.

### **La culture aujourd'hui...**

Sur ce point également, le regard télé peut être d'une très grande utilité. La culture, en tout cas, ne peut plus être définie, **après la Shoah, à une époque où les guerres tribales et ethniques jaillissent de partout**, comme réduite à ce que les programmes de l'école en laissent penser.

Je définis, pour ma part, la culture de la façon suivante : "c'est l'intérêt pour le sort de la condition humaine". Ce qui m'intéresse dans Shakespeare ou Beethoven c'est, bien sûr, un exemple des sommets que le génie humain peut atteindre. Mais c'est surtout l'apport de vérité que ces oeuvres représentent pour la réflexion sur ce qu'est le conflit, en chacun de nous et à tous les niveaux de la société, entre les forces de barbarie et les forces de civilisation.

Je suis scandalisé lorsque les professeurs parlent de Molière et de Racine sur le mode de textes qui ne sont que prétextes à des exercices d'analyse de textes alors qu'ils devraient être le point de départ pour une réflexion en commun, adultes et adolescents, sur les mystères on ne peut plus vivants et viscéraux du comportement humain tels que chacun les découvre et les retrouve en soi.

Si l'on ne définit pas la culture comme préoccupation fondamentale à propos du sort de la civilisation, on ne comprendra pas que la culture allemande ait pu déboucher sur les crimes nazis.

C'est dire aussi que la culture pose aujourd'hui le problème du particularisme et de l'universalisme. Il ne s'agit pas d'abolir l'idée de cultures nationales, mais de voir, dans chaque culture, un outil qui fasse de chacun un co-responsable du développement de tous.

Et, pour ce qui est de la télévision, elle a un rôle spécifique à jouer. A une époque où les processus de déliaison font prédominer l'immédiateté et la non-solidarité, elle peut, par un regard qui tient de l'ubiquité, favoriser l'éclosion d'un Moi groupal large où l'on est, à la fois, représentant de soi, de son groupe et de la marche générale de l'espèce humaine.

Si, à sa prise en compte du Moi pulsionnel, ludique et mythique, la télévision ajoute cette valorisation d'un Moi social élargi allant pleinement dans le sens d'une anthropologie humaniste, elle remplira son double rôle, qui est de nous laisser aller au plaisir que donnent des images non pensées ou peu pensées, tout en sollicitant une réflexion sur le sens de la vie qui implique que nous apprenions à mieux nous interroger sur la sous-jacence de l'image et ce que nous voulons lui faire dire.

Je suis conscient qu'il manque une partie à cet exposé. Elle pourrait s'intituler : "L'école mise à nu par la télévision". Ce serait une sorte de rêverie sur le thème "quelle place pourrait prendre la télévision dans un vaste projet dont la prévention serait l'objectif ?". Autrement dit, peut-on envisager un discours-télé qui fonctionnerait comme "miroir" pour établir un état des lieux donnant à voir ce à quoi il convient de remédier et qui fonctionnerait comme "médicament" potentiel désignant ce que pourraient être les remèdes... Je réserve cette réflexion pour un texte ultérieur.